

# action poétique

POÈMES NAHUATL

henri deluy  
jean pérol  
j.-j. viton  
franck venaille  
marcel migozzi  
pierre guidi  
jean vigné  
j.-c. roure  
j.-p. viala  
georges drano  
henri poncet  
guy bellay  
dominique saver  
leo sdelia  
jean senac  
jean savajols  
henri kréa  
youri  
serge bec  
jean perret  
pierre della faille  
andré liberati  
jo guglielmi  
pierre pessemesse  
jean malrieu  
andré remacle  
jean locardi  
yves broussard

Octobre 1961  
revue trimestrielle

« La poésie doit avoir pour but la vérité pratique »

action poétique

fondateur Gérard Neveu

publié par l'ensemble des groupes d'action poétique et la Cave

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Outre ses collections « Alluvions » et « Rives Neuves », elle publie une revue qui paraît quatre fois par an et qui s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle a besoin de vous. Les conditions actuelles de la poésie sont telles, que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

AIDEZ LES POÈTES A PRENDRE LEUR ESPACE !

#### COMITÉ DE RÉDACTION

Henri Deluy, rédacteur en chef ;  
Serge Bec, Gabriel Cousin,  
André Libérati, Jean Malrieu.  
Secrétariat : Jo Guglielmi, Yves  
Broussard, Raymond Jardin,  
Jacques Perret.  
Administrateurs : Jean Savajols,  
Raymond Didier.

avec l'aide de : J.-N. Agostini, Andrée Barret, Charles Dobzinski, François Kerel, Jean Perol, Jacques Roubaud, Dominique Saver, Oliven Sten, Jean Todrani, Antoine Vitez, J.-J. Viton, Youri.

Editorial	p. 1
Henri Deluy	3
Jean Pérol	8
Jean-Jacques Viton	10
Franck Vencille	12
Jean Senac	14
Jean Vigné	17
Pierre Guidi	18
Jean-Claude Roure	19
Henri Poncet	20
Jean-Pierre Viala	21
Guy Bellay	21
Georges Drano	22
Dominique Saver	23
Leo Sclia	24
POÈMES NAHUATL	25
Le dit de l'administrateur	33
Opinions	35
Chronique Poésie	37
Revues	48
Chansons	48

## VIVIFIER NOS CHANCES

Ce numéro 14-15 paraît avec un retard considérable. Près de huit mois nous sépare de la sortie du n° 13 et c'est avec de sérieuses difficultés que nous avons préparé ce numéro double.

Nous n'avons jamais voulu dans ces pages céler nos problèmes ou grossir nos succès. Nous n'avons pas plus pleurniché sur le sort de la jeune poésie. Ou cédé à la tentation subtile du désespoir.

Pourquoi ce long silence ?



La poésie, nous l'avons souvent répété, ne fermente pas en dehors de la vie. Elle ne se développe pas en un champ clos, par delà les échecs et les victoires, les victimes et les bourreaux. Elle est parti-prenante de tous les faits et gestes du monde. Elle est écrite par des hommes. Elle est le reflet, répétions-le, infiniment complexe de la société. Et les soubresauts d'un pays comme le nôtre affectent la poésie et les poètes, particulièrement les jeunes.

Organe d'une équipe sans autre moyen financier que la diffusion, la diffusion militante, **Action Poétique** est plus sensible aux événements que telle autre revue subventionnée ou qui applique l'abonnement obligatoire pour tout poème publié.

Deux journées d'études tenues en septembre, avec près de vingt animateurs d'A.P., et un récent comité de rédaction nous ont permis de faire le point.

En avril dernier, nous nous trouvions dans une situation très grave. L'année 1960 avait été marquée par la mort de deux des membres du Comité de Rédaction, parmi les plus chers à nos cœurs et les plus actifs. Gérard Neveu et Pierre Guery participaient, à des degrés divers, à l'organisation de notre travail, à son impulsion. Leur disparition a laissé un vide dans tous les domaines...

Par ailleurs, « L'Irréductible Diamant », poème de Gabriel Celaya, en édition bilingue, n'avait pas rencontré l'accueil que nous espérions. Notre numéro « Guerre d'Algérie » publié également en 1960, diffusé à des milliers d'exemplaires, nous avait coûté très cher. La rentrée des finances s'effectuait lentement, trop lentement pour l'équilibre de notre budget. Au début de 1961 nous espérions une rentrée massive, qui aurait couvert les frais du n° 13 et du numéro spécial consacré à Gérard Neveu. Il n'en a rien été et ces deux numéros ont accentué notre retard financier. C'est alors que nous avons décidé de ne pas nous engager dans la publication d'un nouveau numéro tant que nous n'aurions pas résorbé nos dettes.

Mais les raisons profondes de nos difficultés sont à chercher ailleurs. Elles prennent racines dans l'actuel drame de la Nation. Une certaine passivité neutralise de nombreux jeunes poètes comme de nombreux Français. Nous reviendrons sur cette ankylose des consciences, sur ces multiples sources. Ajoutons que le manque, souvent, d'action réelle semble soustraire les faits à notre volonté et tend, par là, à démobiliser.

Nous avons toujours lutté. Nous continuons. Et nous ne sommes pas les seuls.

Les efforts de la plupart de nos amis, les ventes, les réabonnements, les abonnements nouveaux, rendent aujourd'hui possible une perspective saine, sinon dénuée d'écueils. Nous avons stabilisé notre trésorerie. Mieux, le numéro que vous avez en main est payé d'avance. Nous sortirons le n° 16 en janvier, le 17 en mars. Le premier comportera un fronton de nouveaux poètes polonais, le second des jeunes poètes hongrois. Un ensemble « Jeunes poètes grecs », un autre « Jeune poésie en R.D.A. » se préparent.

Il convient également de signaler que nous avons lancé cet été, après le très beau recueil de Pierre Guery, la nouvelle formule de la Collection « Alluvions » avec un collectif « Hommage à Maurice Audin ». Cette initiative, couronnée de succès, s'est poursuivie avec les recueils d'André Libérati et Jo Guglielmi. Elle va s'étendre et nous pouvons annoncer des plaquettes d'Oliven Sten, Henri Deluy, Andrée Barret, Jean Perrat, Yves Broussard, pour bientôt. Nous avons l'ambition de faire avec « Alluvions » une présentation de la nouvelle poésie française.

Car nous conservons et notre assurance et notre optimisme.

L'existence même d'A.P., dans les conditions actuelles, prouve que nous avons raison. Il y a le drame, sans doute, il y a le règne de la violence et cette angoisse de la création qui demeure. Il y a aussi la révolte qui n'a cessé de sourdre, l'indignation présente, les forces populaires, la vigilance des meilleurs.

Notre sensibilité face à la guerre d'Algérie ne saurait nous cacher l'exaltante conquête du cosmos. L'atroce réalité des massacres est la morsure évidente. Mais la promotion du bonheur passe à l'ordre du jour.



La poésie d'aujourd'hui passe par les réalités d'aujourd'hui. Toutes les réalités. Avec le numéro « Guerre d'Algérie » il s'agissait pour nous de donner une image la plus large possible des réactions poétiques de la jeune poésie. Nous n'avons rien voulu prouver. L'importante correspondance que ce numéro a suscitée se trouve résumée dans les pages qui suivent par quelques extraits. Il n'a pas été possible de publier tous les textes. Nous nous en excusons auprès de nos amis. Une conclusion générale s'impose : ce numéro était indispensable. Il a été salué comme tel. Comme un geste irremplaçable. Il a de plus souligné la nécessité d'engager une discussion sur les voies esthétiques de la jeune poésie. Nous le ferons. Nous ne sommes pas de ceux qui lachent l'ombre sur la poésie comme on lache les chiens pour la curée. Nous tenterons de déterminer quels sont, à notre avis, les chemins les meilleurs. Et nous accepterons la contradiction.



Notre revue ne peut vivre et se développer que dans la mesure où elle est un outil de combat, un centre de contact et de recherche pour un grand nombre de jeunes poètes et d'amis de la poésie. Nous faisons appel à tous. Nous avons besoin de l'aide de tous pour qu'A.P. demeure cet outil contre la mort, modeste, certes, mais toujours prêt.

Car il s'agit de vivifier nos chances.

NOUVELLES BRÈVES

Des types de ton espèce leur place est dans les chambres à gaz  
Vacances mouillées foins pourris  
Grave crise morale dans l'armée  
Un hôtel qui abritait des Algériens et des Noirs saute dans le 14'  
La catastrophe de Clamart évoquée au Sénat  
Nous ne sommes pas au bord du lac Léman pour compter les  
cygnes  
Colère aux champs Colère à l'usine L'arsenal brûlant des années  
Le mari-taureau déchirait les robes de sa femme  
Été sec ou à l'eau  
Saint-Ange Pirate du Diable tombe amoureux  
Le iroid bon génie de la chirurgie du cœur et du cerveau  
La Maja Nue belle comme une vitrine  
L'aiguille de radium jetée aux ordures  
Les mânes des druides troublées par le Rock n' Roll  
Six gangsters de grandes familles sévissent  
Un pere de six enfants chômeur malade se pend avant d'être  
saisi  
Le maire d'Evian a été victime du bruit  
Monk là-dessus et tu verras  
Gergovie ne serait pas Gergovie  
Une valise contenait une tête et quatre membres  
Un hôtel quatre-étoiles à la porte du ciel  
C'est moi qui ai tué Nicole  
Deux femmes une jeune fille un nègre sont assassinés par  
deux G.I.  
Omelette rime avec Vedette  
Les paladins de l'Algérie française des tueurs S.S. au service  
des aristocrates  
Trois cent vingt mille jeunes ont le cœur qui bat plus fort  
aujourd'hui  
Dans la gueule du loup  
Des centaines de fans saccagent le théâtre de verdure de Gre-  
noble  
Ça va grenouiller dans la Manche  
L'Ombre d'un franc-tireur contre le Mur des Fédérés  
Les filles sèment le vent en récoltant des pêches  
Mais on peut crier Vive Eichmann  
Samson François Rigueur et Fantaisie  
Chez KRIEG et ZIVY à Montrouge S.P. devait transformer les  
travailleurs en millionnaires  
LUEBKE GLOBKE Gesellschaft  
L'Algérie où le langage des tartes  
V/O MASHPRIBORINTORG  
Au camp de Notre-Dame de Fatima les capitaines-paras se  
détendent  
Son Altesse Royale l'envoyé de la République française reçoit  
Un brin d'herbe entre les pavés de la prison Barberousse à Alger  
Un hymne à la certitude des chaînes brisées et du ciel bleu  
L'espoir fait comme un grand vide dans les eaux noires

## WILHELM PIECK EST MORT

Pendant longtemps son nom n'a été pour moi qu'un nom  
allemand  
Une résonance du malheur immédiat

Quand j'ai aperçu pour la première fois son portrait  
Je ne connaissais de lui que les histoires de ses ennemis

Plus tard quand j'ai vu son vrai visage  
J'avais appris  
J'ai su le reconnaître

Aujourd'hui je peux employer de grands mots  
Je peux dire qu'il allait dans la foulée de l'histoire  
Qu'il avait à défendre quelques grands chemins de l'homme

Mais quelle estampe aux traits fins pourra dire l'intime souffle  
de son cœur ?

## EXPULSION

Les gendarmes sont venus  
L'huissier était déjà là

C'était presque l'hiver  
Une saison lourde Comme fixée sur nous  
Les yeux fermés sur une odeur

Il y avait cette absence de bruit qui cerne les muscles  
Et les meubles comme des bibelots installés dans la cour  
Parmi des planches qu'on n'avait jamais vues

Il y avait des jours de pluie sur nos visages  
La poussière et la neige d'une fois  
Des regards inquiets par dessus la colère

Et le ciel debout qui n'avait plus de toit

## MAUVAIS JOUR

Les jours s'ajoutent aux jours  
Chaque jour paraissent les journaux  
Et nous allons au cinéma  
Nous écoutons la radio

Et j'aurais envie de tout reprendre en un seul jour  
D'agiter les idées comme des frondes  
De renverser les parois trop hautes  
De faire parler ceux qui se taisent

J'aurais envie  
Une furieuse envie  
D'être avec les jeunes du coin qui provoquent une petite vieille  
Qui voudraient bien la pousser un peu dans le ruisseau  
Mais qui n'osent pas  
Et j'oserais Je voudrais le faire

J'aurais envie  
Cette furieuse envie d'en finir une fois pour toutes  
D'insulter ceux qui se plaignent  
Une furieuse envie d'oublier ce que je sais  
Me m'en prendre à moi-même  
De voler des voitures  
De boire à n'en plus savoir la façon  
De ne plus dormir De posséder enfin ma colère en la dégradant  
D'être malheureux et d'être honteux  
De faire mal pour faire enfin quelque chose  
Et de le faire vite Très vite

Et avec tout cela Il reste ce mauvais goût dans la bouche  
Parce que je sais que je ne le ferai pas  
Que ce n'est pas le vrai chemin

Et les jours de tous continuent à ressembler aux miens

## RÉSISTANCE DU RÉEL

Car je ne peux me résoudre à cette  
préhistoire de l'homme dans laquelle  
on voudrait ici nous consumer.

Il fait nuit noire  
Et je ne sens plus rien  
Je peux dire que je ne sens plus rien  
Je peux croire me retourner au seul passage des mots  
Penser me perdre parmi les débris  
N'étaient les orties qui brûlent sur le sang  
Il fait nuit noire  
Est-ce ainsi qu'il faut parler Ainsi qu'il faut écrire ?  
Il y a tant de faits connus comme des visages  
Tant de sentiments  
Les années passent sur les douleurs  
Il faut insister Revenir sur soi-même  
Chercher à l'intérieur l'inverse du cri  
Une raison Toujours la même raison qui s'isole et se confond  
Il faut retrouver cette montée nerveuse de l'immédiat  
Cette passion insupportable  
Découvrir dans la mémoire l'instant nouveau  
Le mur de pierre avec la trace des balles  
Il faut nommer les faits  
Les orties  
Les grandes orties bleues d'Algérie  
Brûlent sur le sang  
Et cette lueur blanchit en moi  
J'ai changé Tellement changé  
J'hésite à dire que je ne souffre plus comme il y a sept ans  
Que la guerre aujourd'hui n'est plus la même pour moi  
Tout est plus grave et je ne sais plus aimer comme avant  
Je ne trouve plus rien en moi pour la colère  
Et c'est en moi que je cherche Obstinement Comme une erreur  
Et j'insiste Je retrouve le péril  
Les faits tendus vers moi  
Sous l'organdi pâle des sentiments mêlés  
C'est le sang qui brûle en Algérie  
Le sang couleur d'ortie et de ferraille



## DIALECTIQUE MAUVAISE

Les mécanismes de la mort continuent à tourner  
Le sang sèche sur les os

Faudra-t-il pourtant chaque jour commencer par relever les titres  
des journaux afin d'être au courant  
D'évaluer l'importance du problème algérien parmi les problèmes du jour

Faudra-t-il nuancer la colère

Faudra-t-il avancer parmi les rêves blancs

Il fait froid dans le cœur et je sais bien pourquoi  
Et je sais bien pourquoi les jours encadrent les nuits comme des  
masques  
Je sais bien pourquoi je vis mal

Je veux dire que rien ne me touche au fond du cœur  
Hors ces massacres

## LES SUPPLICIÉS

Ils ont des courroies sur les veines  
Un souffle éteint sur le cœur

Ils ont des yeux perdus  
Qu'ils ne retrouveront jamais

Entre eux et nous  
Le sable a brûlé

Il me faudrait mourir avec eux pour vivre leur  
douleur

ZUYDCOOTE

argent  
argent d'avril sur ta bouche  
argent qui tremble dans les dunes  
la mer blanchit sous le vent froid  
je t'appelle je suis tes pas le long des mares  
le ciel est vide

mustangs des plages longues  
des hanches blanches de la terre  
nous galopons dans les coquillages  
dans les éclats et les balles rouillés  
dans des milliers de cauchemars refroidis  
tout ce sable glacé a perdu la mémoire  
du sang versé lors d'un été hagard

belle  
je suis un soldat mort  
aime-moi aime-moi  
(comme ta main tiédit la mienne !  
comme ta peau trompe le temps !  
comme ta bouche embrasse bien !)  
belle  
je suis un soldat mort  
un jour  
ils m'ont renvoyé de la terre

hargne du sable dans le cou  
claques du vent sur les épaules  
vous nous faites tanguer sur le rebord du ciel  
bras écartés corps emportés qui s'adossent au vent  
nous sommes les vivants qui s'étonnent de vivre  
femme  
j'ai vu ton pied se cambrer pour caresser  
un goéland mort dont chuchotent les plumes

la brume tombe  
la mer bave son écume  
la mousse grise des tourments  
l'épave d'acier se laisse ronger  
abandonnée ici par des rages anciennes  
pleine d'eau croupie elle nous surveille  
un crabe pourrit dans ses flancs gluants  
parois d'acier parois visqueuses chute obscure  
nos doigts écartés retrouvent la nuit-cage  
où nous glissons vaincus sans trouver une prise

\*  
\*\*

abandonnés au silence nous regardons la mer  
au creux d'ombre du cou le sang tape  
mort tu peux le sucer  
nous te regardons venir  
coquille vide épave crabe en croix  
oiseau aux prunelles glauques  
nous avons brûlé notre part et la tienne  
nous revoyons partout sur la courbe des plages  
un couple minuscule flagellé de bonheur

à toi les dents  
à nous le rire.

Jean-Jacques Viton

LE TEMPS D'AIMER

Dans le noyau du bruit  
nous attendons  
comme deux herbes noires  
dans un grelot de fleurs dociles  
Sur des millimètres d'espoir  
nous attendons  
notre part de secret  
imaginant sans vivre  
la forme parfaite  
que doit pouvoir revêtir  
un beau cyclône d'amour  
dans le coude du vacarme  
nous attendons  
une fête quotidienne  
en gardant au fond du cœur  
une petite prune de chagrin  
que nous taisons.

JE TE VOIS

Je te vois venir  
à la rencontre de ma vie  
dans les saisons ordinaires  
innombrables et lassantes  
je te vois grandir  
sur ton chemin de sauge  
ouvrant les mains  
à mes paroles maladroitement  
comme un buisson  
je te vois surgir  
des velours de l'été  
et ton visage  
plus proche que ce fruit  
plus mélodieux que ce port  
ton visage  
petit bonheur d'eau claire  
déplace en sourdine  
un horizon tranquille  
de pailles brèves et de drapeaux  
Tu es là  
et dans nos yeux  
les verticales du temps  
vont éclater.

## VOIE ROYALE

tu habites  
une boîte chinoise admirable  
et difficile

aller vers toi est un grand voyage

t'approcher  
exige que je me risque  
sur ces brûlantes corniches  
qui courent autour de toi  
par erreur

je m'obstine  
à gratter du bout de l'ongle  
cette étroite jungle en désordre  
semée de bronze et d'angorra  
à parcourir  
cette sereine et morte confusion  
de masques et de pelages

je m'obstine...

au niveau des genoux  
s'agitent les collines  
libérant des éclairs.

LE JEUNE HOMME SEUL

Ce soir je suis le type le plus malheureux de la terre  
parce que je ne sais plus rien et mon orgueil  
ressemble à ces poupées de carton qu'on abat à la foire  
Ce soir je me souviens de ce qui va arriver  
comme un metteur en scène devant les dernières images de son  
film

mais je suis seul sous les projecteurs  
avec ma vie qui m'embarrasse et toutes ces chambres  
où j'ai fait l'amour

Don Juan triste et boîteux qu'on abat au matin.

Ce soir je suis seul et laid, désespéré  
devant mes peurs qui m'assaillent, ô  
je ne sais même pas après qui crier, auprès de qui  
demander des explications, moi qui croyais  
tout savoir.

Tu n'es pas là, tu dors de ton sommeil entrecoupé de plaintes  
ton corps plié, tes mains sur tes genoux, et cent mille  
cent mille fois ailleurs des couples se déchirent à la corrida de  
l'amour

toujours dans ma vie je n'ai eu qu'un quart d'heure pour com-  
battre

pour expliquer

et pas toujours droit au tour de l'arène après ma mort.

Ce soir je suis seul mon orgueil à la main  
et plus de seize femmes ne m'ont rien fait connaître

seulement mes mains ont prêté des caresses, ô

ces salopes qui se vanteront de mon amour

je suis triste de ma bouche et de mes muscles, tellement  
tellement j'ai aimé le jazz et mes copains, tellement souffert

tellement eu mal dans ma vie

et tant de fois la main sur la détente je me suis arrêté

laissez-moi

ce soir je voudrais bien retourner dans le préau de mon école  
je me souviens

ma mère me tenait par la main.

## PAVILLON MILITAIRE

Ce soir je me souviens de mon absence  
les saute au paif de l'hôpital de Bône  
ces vieilles de la Croix-Rouge et des foyers  
de Ceci ou de Cela qui disaient  
un bougnoul blessé, moi  
je l'achève à coups de pieds au ventre  
Encore mon copain le légionnaire qui m'appelait Paris  
et je crois me souvenir que nous hurlions ensemble, la  
même sueur coulant d'un même mal, mais  
moi j'étais désespéré  
la nuit  
je traînais dans les couloirs où les fous  
et les vieux bavaient  
une fille sans jambe taillait des pipes au contingent  
sur le port les étoiles prenaient le quart  
Vingt-cinq kilomètres, Est, cote 80  
tu danses des rapides  
quelque part  
avec un type qui n'a pas soif.

\*\*

Parfois aussi j'ai mal de toi tellement petite  
et tellement ignorante des chose de la vie  
avec ton corps d'arbre miné par les orages  
et pas une de ses jeunes branches n'a connu son premier éclat  
avec ton visage de pierre lisse  
déjà les marais ne se coiffent plus de roux, c'est  
l'hiver aux jambes noueuses et sèches,  
tu es malade de moi qui ne dit jamais rien.  
Quelquefois je retrouve ton visage dans un livre d'école  
un gosse dans la rue frère de celui que j'étais, ô  
petite, si petite et mal aimée  
tant et tant fragile que je blessais d'une parole  
ma mère humble et effacée. Quelquefois  
à la nuit  
éclatant d'orgueil  
je te pleure.

## Jean Senac

### MIN DJIBALINA \*

« Si tu détruis, que ce soit  
avec des outils nuptiaux. »  
(René Char).

à Mostefa Lacherai

#### I

Notre nuit a brillé.  
Je ne prophétise pas.  
Je n'écris pas notre histoire.  
Elle, c'est mon peuple qui l'écrit  
de ses doigts forts, décharnés,  
à la halte, sur les crosses.  
Il pose son fusil contre une roche.  
Il se cambre aux étoiles, il fume,  
il rêve sous le froid à des cavalcades indélé-  
biles.  
Un seigle innocent nous pousse dans la mémoire.  
J'ajoute les points, les virgules.  
Rien de plus. Soyons humbles !  
Sans mon frère analphabète nous ne serions  
qu'arbo sec.  
Poètes, respectons la syntaxe des réfractaires.  
Soyons, à l'affût de leur souffle,  
les copistes intègres !

#### II

### (FRESQUE DE TILIOUA)

A l'orée des cavernes ils réclament  
une aurore boréale  
Ils brûlent des vignes.  
Ils se consomment.  
Ils ne récoltent que laves.  
Ils torturent le feu pour en tirer l'espoir,  
un bleu, un rose, une tendresse à peine suscep-  
tible.  
Parfois ils se regardent et leurs yeux disent :  
Est-ce le jour ?  
Hommes confiants,  
homme vigilants,  
hommes simples !



A travers de rauques labyrinthes,  
roches moisies et bidonvilles,  
ils atteignent le centre, un réduit d'effusion.  
Leurs conciliabules secrets  
emplissent la ville de terreur.  
A l'aube ne demeurent  
que l'odeur des quinquets,  
les mégots froids,  
et sur les parois  
l'euphorie d'un ongle.

Quand ils parlent de l'avenir  
leurs muscles se dorent,  
un bruit de matinées  
bourdonne sous leurs dents.  
Ils sont fiers. Ils sont comme  
un croissant de lune dans la ténèbre du néon.  
D'un seul regard sur les nuages  
ils tracent une fresque âpre, grandiose.  
Ils nous disent : « Lis ! Raconte ! »  
Par bribes nous leur révélons  
qu'ils sont des héros.

### III

Peuple à venger l'affront que l'on fait au poète,  
peuple à semelles de poésie,  
que ta vigilance s'exalte  
et dans l'euphorie du triomphe  
n'abandonne tes armes que pour en prendre de  
plus rauques,  
plus généreuses,  
plus exigeantes !  
Les fabricants d'honneur dans leurs néons  
secrètent  
confetti, serpentins pour enrayer tes muscles.  
Peuple, sur ta douleur ils arc-boutent leurs ruses,  
avec ton sang déjà ils fondent leurs privilèges.  
Ils font de leurs erreurs, de leur inculture tes lois.  
Ils te méprisent au point de te forger des rêves  
pas plus audacieux que les larmes anciennes.  
Sans toi, peuple souverain, qui leur délègues ta  
force,  
de quoi se nourrirait leur suffisance ?  
Veille à ce qu'ils n'élargissent pas leur masque,  
car tu es ton propre symbole. Et le seul.  
Qu'ils osent te nommer par la plume du paon !  
Qu'ils osent déchaîner tes océans d'oranges !  
Mon peuple dans mon cœur tu affûtes le Verbe.  
Révolution Perpétuelle !

#### IV

Le donneur de joie,  
le voici dans sa stature  
qui frappe à la porte et se prononce.  
« Je viens de la montagne.  
J'apporte une mesure de blé,  
une mesure d'espérance.  
Les nuages regagnent leur repaire.  
Les siècles du Maghreb fleurissent,  
les estampes s'éveillent.  
Nos cendres sont colombes,  
richesses inouïes.  
Nous sommes forts. »  
Ainsi de douar en douar,  
de ville en ville, à la barbe des policiers,  
malgré les barbelés, l'horreur, les bérêts rouges.  
Mitraille-les, roseau, de ta nuit transparente !  
Toi la chance la plus pure de mon peuple,  
ô Chant !

1956

\* «Min djibalina... », c'est le début du chant :  
« De nos montagnes, la voix des hommes libres  
s'est élevée... »

Ces poèmes sont extraits de « Matinale de  
mon peuple », à paraître prochainement aux  
Editions Subervie (Rodez).

Jean Vigné

Je me souviens de toi Djamila Boupacha  
jeune fille inconnue et pourtant si proche

Je me souviens de toi comme d'une fleur que j'aime  
et que nous cueillimes peut-être au cœur d'une roche  
dans ton pays dans notre pays que je ne connais pas  
Je me souviens de toi comme d'une jeune fille que j'aime  
à qui tu songes peut-être et que tu ne connais pas  
à qui tu songes et qui pourrait être toi

Je me souviens de toi jeune fille inconnue  
ta douleur lancine sans trêve  
le frou-frou stupide de ma claire conscience  
ta bouche se plaint sous les caresses  
atroces de ma civilisation  
et ton corps éclate sous les rires sadiques  
comme la grenade sous les coups du soleil

Je me souviens de ta bouche blessée  
du sourire ancien de ton enfance encore  
de ton corps écartelé qu'ensanglantent  
et la force et la honte  
et l'arbre de ma civilisation courbe vers moi  
les fruits âpres de mon humiliation

Mais ton sourire amer tout de même  
sourit à la jeune fille que j'aime  
à la jeune fille que tu n'es plus et qui pourrait être toi  
et dont tu caches le corps et la bouche jeunes  
à la barbarie de ma civilisation

Je me souviens de toi jeune fille inconnue  
je t'admire Djamila et me souviens de toi  
comme de notre avenir et de mon humiliation

Marcel Migozzi

Les trains ouvriers débouchent à la  
petite aurore avec leur plein d'hommes.

De la gare à l'Arsenal, sous le fard  
du néon et de l'insomnie blanche,  
l'itinéraire est minutieux, le temps  
compté.

Place de la Liberté, on voit le ciel  
la joue en feu. Les matins se ressemblent  
comme des faits divers.

Voici. Le port de guerre feint le sommeil  
entre des draps humides.

Les hommes y pénètrent comme dans un  
taudis.

La première cigarette sent le mazout, le sel moisi.

Comme dans un taudis.

Les hommes n'y font pas, comme chez eux,  
l'amour.

LES ARMES DE LA POÉSIE

Oued Ouchaïa :

Des prairies de boue Des maisons minables  
aux misérables toitures de haillons  
Une débandade d'oliviers sur la plaine pourrie

À notre approche le paysage se crispe  
Comme un poing  
Les hommes reculent Les enfants pleurent  
Les femmes crient

Je regarde l'arabe égorgé Pendu par les pieds  
à un arbre  
Et je demande la règle du jeu Tristement  
et mes camarades rient  
Et je demande un peu de gravité Un peu de feu  
Un peu de courage et la règle du jeu

La haine  
Je comprends la haine des musulmans qui nous entourent  
Je vois des hommes révoltés Je vois enfin des hommes révoltés  
Des hommes qui combattent pour une cause juste

Des hommes en progrès sur l'homme

Je vois le sable nu et tes mains sur mes yeux

un peu de mer là-bas coupée d'un pont coupé  
et le sang déjà vieux sur du fer  
comme une fleur éclos

Que coule dans mes yeux un peu plus que tes mains  
la part que la montagne a faite à son berger  
et le mariage amer du soleil et de l'arbre  
L'arbre tourne vers le ciel ses mains  
qui naissent de mes yeux  
et la mer et le sang naissent de se perdre  
le sang qui vieillit de se perdre

tout un grand ciel rouge tourne dans ma tête  
et ta main sur mes yeux qu'elle ne peut fermer

LA BERGÈRE

la bergère poussait à travers la nuit  
des chèvres si bleues  
que l'ombre les mangea  
adieu bergère  
adieu les chèvres aux cols de soie  
elle s'éveilla  
au chuintement des mares  
au pied de la colline  
sa robe de rosée  
arrondie sous ses mains  
bonjour bergère  
adieu les chèvres aux sabots de bambous  
elle conduit à présent  
un troupeau d'éléphants roses  
qui mangent dans ses mains

NATURE MORTE

un pot bombé taché d'ombres  
sur la nappe où les brisures  
d'un soleil effrité  
scintillent telles du cristal  
près d'un buste en marbre  
d'un poète mort depuis cent ans  
tout froid d'oubli

**J.-P. Viala**

Habiller à la chaux les murs de cette chambre  
Pour retrouver le bleu fatigué posé comme un vestige de décembre

Au-dessus de la table et dans le coin de l'œil  
Cette sueur de neige sur le front plus froide qu'un cercueil

Garder au fond des sens cette lumière  
Qui pénètre peu à peu la peau crevassée de la pierre  
Et la brique de certains visages que nul courant ne retient

Préserver ces mains affamées par la rencontre d'autres mains  
Desceller les genoux fermés de cette terre  
Et retrouver tous ces enfants éparpillés  
Par la misère

**Guy Bellay**

La vie grand-père  
c'était  
le lit sur le plancher de l'armoire et  
dans le bahut à linge sale  
le partage du pain à coups de trique  
et une façon de se moucher dans sa  
galette pour la réserver  
face à la famille.  
La marche forcée d'une colonne d'enfants  
querelleurs  
où, tour bouchée  
parlant  
à coups d'épaules  
un petit-fils craintif  
regardait.  
Maintenant il écrit ceci  
et la page te surprend comme une  
plantation découverte derrière la  
grisaille d'une montagne maudite  
depuis des millénaires.

LES MAINS OUVERTES

J'irai jusqu'au bout de cette dure montée du sol  
Je m'avancerai à genoux pliés vers le plus haut rivage  
Cloué aux quatre sangs des routes j'irai vers Toi  
dans le vent clair avec la paille aux yeux  
Je passerai par l'échelle par la fenêtre  
et la margelle des puits  
et mon âme me reviendra dans la plainte d'une poulie

Le vitrier peut bien chanter que toutes les fenêtres sont brisées  
Je rêve d'une maison sur la mer  
triste comme une maison neuve  
Dans l'ombre des neiges je prépare mes mains à Ta venue  
J'irai vers Toi les mains ouvertes  
Sur la ligne de vol des oiseaux

Je te parle déjà sous la pesée immobile des lampes  
Quand les hirondelles mènent  
leur haute lutte dans le ciel  
Je te vois dans les longs fuseaux horaires du rêve  
Et je dessine ton visage à la craie  
Dans l'ombre des arbres et des chevaux



**Dominique Saver**

J'aboie souvent mais ne mords point  
C'est un grand tort car mes gencives  
Ont tant de force que le givre  
Se briserait comme du pain  
Je ne mords point je suis la fibre  
Du grand tissu rouge immobile  
Qui sur les arbres pleins de grives  
Fait rougir l'ombre du soleil  
Debout glacée j'attends je guette  
Sur une femme un enfant tête

\*  
\*\*

Devenir Rose n'est-ce pas  
Suivre la Rose et le Lilas ?  
Devenir Chêne n'est-ce pas  
Sculpter sa forme dans le bois ?  
Devenir Pierre n'est-ce pas  
Stériliser son âme à froid ?  
Devenir Femme n'est-ce pas  
Dénoncer sa vie chaque fois ?

De mes lèvres  
l'espérance en bouton d'or  
où volent des tambours lointains.  
Qui sait ?  
il y a toujours dans un pays  
la chaleur du canon à nos sueurs peureuses  
des noms, des noms...  
un bras, le cercle d'amour  
et quand ma peau vole au vent  
le frisson  
des arbres fruitiers  
et quand se creuse ma gorge de terre en sillons infinis  
ce sont les tortures  
et les cris de ceux...  
Laissez-moi la respiration haletante  
pour me souvenir.

## ONZE POÈMES NAHUATL

### POEMES AZTEQUES

Texte établi par Angel Maria Garibay. Traduits de l'espagnol par Xavier Pommeret, avec l'autorisation et l'aide de A.M. Garibay.

« IN XOCHITL, IN CUICATL » la fleur et le chant : c'est ainsi que les peuples Nahuas (Aztèques, Toltèques ou assimilés) désignaient la poésie. Elle leur apparaissait comme la seule chose qui fût peut-être certaine dans cette « vallée de larmes ». Ces peuples, qui craignaient toujours que le soleil actuel ne disparut comme ceux qui l'ont précédé, retrouvaient cette primordiale inquiétude dans les chansons de leurs poètes. Ceux-ci d'ailleurs arrivèrent à un grand pessimisme et à un scepticisme quasi total. On a prétendu que ces poèmes ne circulaient que dans l'élite de cette société socialiste théocratique et que les peuples étaient complètement coupés des découvertes mystiques, astronomiques, artistiques de cette élite. Ceci paraît faux, aujourd'hui. Il semble, bien au contraire, que toutes ces chansons circulaient dans les plus larges masses et que la transformation de la conception du monde qui s'opérait dans l'esprit des savants-poètes était sur le point d'opérer bien des changements dans la vie de peuples subissant le joug aztèque.

Les poèmes suivants viennent du manuscrit « Cantares Mexicanes » conservé à la bibliothèque nationale de Mexico. C'est un indien qui les a copiés, en nahuatl, mais en utilisant l'alphabet latin. Leur authenticité paraît certaine, d'autant que nombre de ces poèmes ont été transcrits par d'autres personnes.

Xavier POMMERET.

**le printemps est arrivé**

**les fleurs déjà se sont épanouies  
revêtez vos atours de fête, ô princes  
venez montrer votre beau visage  
venez briller, rayonnante  
ce n'est qu'au printemps  
que je peux atteindre le cempoalxùchitl  
déjà les fleurs se sont épanouies  
sur la pente de la montagne**

## désir d'immortalité

je suis comme ivre et je pleure et je souffre  
car je sais, dis et n'oublie pas  
puissé-je ne jamais mourir, moi, ne jamais périr  
là où n'existe pas la mort  
là où se trouve le triomphe  
là, je vais  
puissé-je ne jamais mourir, moi, ne jamais périr

\*\*

## l'aigle et le tigre

rien d'aussi fort ni rien d'aussi précieux  
ne fit celui-là qui crée la vie  
que l'aigle qui doit voler  
et le tigre dont le cœur est la montagne :  
maintenant, ce sont mon esclave et mon écu.

## laisser un souvenir

ainsi je dois passer, comme les fleurs qui se fanent  
rien ? sera-ce là mon nom un jour ?  
rien ne laisserai-je après moi sur la terre ?  
au moins des fleurs ! au moins des chants !  
que doit donc faire mon cœur ?  
pour rien peut-être  
nous sommes venus vivre, apparaître sur la terre.

\*  
\*\*

## l'amitié

au printemps, il nous réjouit, l'épi doré qui nous  
entoure  
il est pour nous lumière, le tendre épi roux  
et c'est avoir un collier de bijoux autour du cou  
savoir que nous sont fidèles  
les cœurs de nos amis.

## vie illusoire

est-ce donc vrai que l'on vit sur la terre ?  
pour toujours sur la terre, peut-être ?  
Rien qu'un instant ici-bas !  
les pierres précieuses se brisent  
l'or perd son éclat, les merveilleuses plumes se ternissent.  
Serions-nous pour toujours sur la terre ?  
Rien qu'un instant ici-bas !

\*  
\*\*

## à Ayocuan

tressez des fleurs bleues avec des fleurs couleur de feu  
ton cœur et ta parole, ô prince chichimèque Ayocuan.  
Pour un bref instant, ces fleurs  
fais-les tiennes, ici, sur cette terre.  
Je pleure car notre mort les détruira,  
aïe, elle détruit nos œuvres, les belles chansons.  
Pour un bref instant, fais-les tiennes sur la terre.

## Courage !

ne t'effraie pas mon cœur,  
là-bas sur le champ de bataille  
je veux mourir, je suis anxieux de mourir  
sous le couteau d'obsidienne.  
Ce que veulent nos cœurs,  
c'est la mort à la guerre.  
O vous qui êtes au combat  
je veux la mort sous le couteau d'obsidienne  
ce que veulent nos cœurs, c'est la mort à la guerre.



## à Tlacahuepan

ils sonnent les crotales, au milieu de la plaine  
là où Tlacahuepantzin fut abandonné :  
de fleurs jaunes, il va parfumer le royaume de la mort.  
déjà tu te caches à Chicomostoc (les sept grottes)  
où se dresse l'acacia, croassa le tigre et rugit l'aigle  
tu es oiseau quechol couleur de feu, tu passes en volant  
au milieu de la plaine, dans le royaume de la mort.



## angoisse

en vain je suis né, venu en vain sur cette terre  
je suis un malheureux  
bien que je sois né et que j'aie paru sur la terre  
je dis: « que feront nos fils qui doivent nous  
survivre ? »

\*

\*\*

## épilogue à la gloire des poètes

ô princes, vous qui vivez au milieu des chants,  
vous ouvrez comme des fleurs vos corolles,  
moi, je ne suis qu'un tisseur de chiendent  
moi, Tochiuitzin :  
là, se termine la brassée de fleurs.  
Le tambourin et les grelots sont mûs par celui qui  
vous avez écrit en livres peints vos chants  
et les ouvrez au Lieu des Timbales :  
Motenchuatzin, comme l'arbre qui se balance  
avec les fleurs de la guerre donne des plaisirs aux  
dieux.

Ces poèmes Nàthual sont tirés de l'édition réalisée par Angel Maria Garibay K. ; ils constituent la quatrième partie (ejemplos de poemas breves) du livre imprimé par les soins de l'U.N.A.M. (Université Nationale Autonome du Mexique).

## LE DIT DE L'ADMINISTRATEUR

*L'Action Poétique a toujours considéré ses lecteurs comme des amis avec lesquels il est bon, à certaines étapes, de faire le point, de dresser un bilan. Se pencher sur un passé déjà long, puis envisager un avenir dont la durée dépend de nous tous.*

*Si une place est laissée aujourd'hui à celui dont le rôle est non d'écrire, mais de compter, et pour qui les « impératifs financiers » doivent trop souvent être un obstacle à la publication de certaines œuvres, c'est pour — le moins fastidieusement possible — faire le point.*

*Depuis 1959 la présentation de notre revue s'est régulièrement améliorée : le nombre de pages s'est accru de plus du tiers des photos, des dessins (Lapoujade, Corneille, etc...) ont été publiés. D'autres équipes ont collaboré, puis fusionné avec nous. En même temps, notre Comité de Rédaction a organisé des signatures, des rencontres, des conférences à Saint-Etienne, Lyon, puis Montpellier. Des groupes d'Action Poétique ont en outre été créés à Nantes, Montpellier, Paris. Nos animateurs rayonnent sur la France entière. Dans notre collection « Alluvions » plusieurs plaquettes ont été publiées dont : « L'Irréductible diamant » de Gabriel Celaja, « A peine inimitable » de Pierre Guidi, et enfin tout récemment vient de paraître « On n'en finit jamais » recueil des œuvres de notre ami Pierre Guéry. Sa mort tragique, survenant il y a un an, peu après celle de Gérard Neveu, fut un coup que notre Comité de Rédaction ressentit durement. Cependant, pour eux, pour nous tous, nous avons porté nos efforts sur ces derniers numéros élaborés en commun. La diffusion de la revue parallèlement a augmenté (elle a quintuplé pour le numéro « Guerre d'Algérie ») et l'audience de l'A.P. maintenant dépasse largement le cadre national.*



*Mais non moins parallèlement, hélas, les frais généraux ont subi des augmentations qui freinent notre essor.*

*Notre Groupe d'Action Poétique ne poursuit aucun but lucratif : C'est avant tout la valeur des œuvres que nous recherchons : œuvres de diverses tendances artistiques que réunit un amour commun de l'homme. Notre bénéfice ne peut donc être que moral et d'ailleurs la collaboration de chacun d'entre nous est absolument bénévole.*

*Mais le mécénat est rare chez les imprimeurs... en deux ans nos frais d'impression ont doublé ; la progression des tarifs postaux a été encore plus raide, et cependant nous voulons maintenir nos tarifs d'abonnements.*



*Aussi n'est-ce que dans une diffusion accrue que nous pourrions améliorer notre équilibre, et pour cet effort nous devons faire appel à tous nos amis.*

*Si chaque lecteur est effectivement un ami, et chaque ami un militant de notre cause cet appel ne saurait être vain :*

Que chacun d'entre vous nous adresse « son » abonné .

Qu'il se charge de diffuser autour de lui, auprès de ses amis quelques exemplaires de l'A.P.

Qu'évidemment il renouvelle son abonnement dès l'échéance, nous marquant ainsi sa fidélité et son approbation.



*Ainsi l'Action Poétique paraîtra, régulièrement améliorée dans sa forme, sa présentation et sa diffusion, car cette amélioration dépend avant tout de notre trésorerie et donc de nous tous.*

Jean SAVAJOLS.

# OPINIONS

## A PROPOS DU

### N° « GUERRE D'ALGÉRIE »

Henri KREA

Breve réflexion sur le numéro spécial de « L'ACTION POÉTIQUE » consacré aux jeunes poètes français face à la guerre faite en Algérie.

Tout d'abord je veux saluer les jeunes poètes français qui prouvent leur solidarité avec le peuple qui est le mien par des textes dont la signification (encore qu'elle dépasse toute espèce de littérature) marque le renouveau de la pensée française embourbée par la honte coloniale depuis 1945. En effet, la poésie de la Résistance avait versé dans les fondrières du misérabilisme archaïsant voire religieux (une géniale exception : Eluard, fidèle au message révolutionnaire des romantiques allemands, Hugo, Esenine et Majakowski). Ce leurre mort-né fut justement dénoncé par Benjamin Péret dans l'admirable pamphlet : « Le déshonneur des poètes » qui est un des garde-fous de la poésie authentiquement révolutionnaire. Nous pouvons hélas observer dans notre propre littérature les prodromes de ce cancer qui sévit en « formes » désastreusement « fixes » comme un garde à vous. Je me réserve d'analyser plus à loisir ce phénomène qui procède d'un néo-colonialisme culturel des plus déprimants.

YOURI

On ne saurait échapper à son époque, à son pays, à son clocher... Au fronton de ce numéro de l'Action Poétique consacré à la guerre d'Algérie, les poètes français sont seuls, ou presque... Certes, c'était le propos : donner la parole aux jeunes poètes de France. C'est le privilège et l'honneur des poètes — eux qu'on n'écoute plus — de se faire entendre quand, de gré ou de force, les autres se taisent.

Je ne critiquerai donc pas les textes, mais le propos qui me paraît insuffisant, sinon dangereux dans la mesure où il reflète involontairement la situation politique actuelle : les guerres se déclarent unilatéralement ; la paix se fait à deux. A l'heure où les Maîtres que nous tolérons tergiversent et persistent à refuser le dialogue — qui suppose, à défaut de fraternité, une égalité reconnue — c'est à

Ce qui me paraît éclatant est cette volonté des jeunes poètes français de remettre en question le bric-à-brac, cot arsenal où se rouillent tant de canons grotesques qui ont fait long feu, qu'à tout prix, même en solde, les vieilles « gens de lettre » s'acharnent encore à faire valoir. La plupart des poètes (je conteste le droit à la parole poétique aux « noms » qui s'expriment un peu tard sur une abomination qui dure depuis sept ans) recherchent un langage correspondant au drame qu'ils éprouvent dans leur chair. Les voici, les véritables jeunes hommes en colère : Nul besoin d'aller les prospecter à Londres ou à Greenwich Village. C'est pour cette raison que je comprend mal pourquoi « Action Poétique » a demandé des textes aux barbes qui ont fait leurs « preuves ». Il eût fallu au contraire profiter de l'occasion pour réaliser une sorte de véritable anthologie des poètes français qui ont quelque chose à dire qui n'est pas de la verbeuse rhétorique. C'est d'ailleurs la seule critique que je formule sur ce numéro spécial qui est, à ma connaissance, le premier effort sérieux que fournit une revue française sur le remarquable renouveau de la poésie de ce pays.

Ces jeunes poètes sont les frères des créateurs algériens de la Génération de 1954.

nous qu'il appartient par tous les moyens à notre portée et l'Action Poétique en est un, d'engager ce dialogue, « par la base »...

J'ai été frappé, en engageant ce dialogue pour mon propre compte, de constater combien certaines attitudes, qui nous paraissent généreuses, sont entachées d'incompréhension : une terrible ligne électrisée nous sépare. Il faut d'abord couper le courant.

Nous n'avons pas le droit de nous installer dans notre « bonne conscience » comme d'autres s'installent dans la guerre. La paix que nous voulons, c'est maintenant, en pleine guerre, qu'il nous faut la préparer. Nous ne pouvons demeurer seuls plus longtemps.

Il n'est pas trop tard. Ce numéro de l'Action Poétique portera pleinement ses fruits s'il annonce un autre numéro, où les poètes algériens, cette fois, auront la parole, non pas sans nous, mais avec nous. Par dessus le front nous devons, les premiers, nous tendre la main.

Serge BEC

Ce numéro « Algérien » a été un événement. Tout au moins pour nous, membres actifs de l'Action Poétique. Il nous a enfin permis de nous définir exactement en tant qu'hommes, en tant que citoyens français de 1960-61.

Nous savons ce que nous voulons, pourquoi nous luttons, au sein d'une poésie commune : nous voulons que cessent cette pitoyable guerre .. et les autres — et nous luttons pour cela.

« Il faut enfin qu'ils se redressent et qu'ils parlent, les jeunes qui reviennent de là-bas » dit Jacques Madaule. Je me souviens du serment que nous fîmes, quelques-uns, avant notre « libération » : parler, dire ce que nous avons vu, crier, publier la connerie impardonnable de cette guerre.

Les terriens de Haute-Provence disent : « Le mal, tant qu'on ne le regarde pas, ça peut aller, jusqu'au jour où l'on est obligé de le regarder et de lui donner son brevet d'existence. »

Il serait temps de regarder l'Algérie. Non pas sous les feux aveuglants du grand théâtre national, mais à la lumière des faits. La guerre existe, qu'on la proclame, qu'on la glorifie ou qu'on la nie. Bourgeoisement installés dans notre conscience depuis sept ans, elle est devenue une habitude. A tel point que, si du jour au lendemain, nous n'entendions plus parler de la guerre d'Algérie à la radio, si nous ne lisions plus les derniers événements d'Afrique du Nord dans la presse, nous aurions le sentiment d'un « manque ». Tragique, abominable prise de conscience !

L'Algérie souffre. Si l'angoisse tourne comme une affreuse comète au-dessus des djebels, au-dessus des terres labourées des cœurs, au-dessus de la raison des hommes, c'est

Jean PERRET

Que dire de ce numéro 12 consacré à la Guerre d'Algérie sinon que d'exister et d'en avoir le mérite ne lui confère pas mément la qualité ni la couleur ni l'audace percussive et démystificatrice que j'aurais souhaité qu'il eût... Clamer la fureur et la honte, hurler comme une sirène, écrire avec le poing dressé la solidarité de ceux-là qui écrivent ainsi avec les combattants du F.L.N. avec tous ceux qui combattent où que ce soit la pieuvre colonialiste. Mais ces textes existaient-ils ? Et si oui pouvions-nous les publier tous ? En un mot dire l'amour et la haine comme jamais dire qu'il n'y a aucun rapprochement possible jamais avec ceux qui déchirent les sexes endormis des pucelles arabes avec des boutteilles écrasées comme un pal éclaté dans les entrailles de l'homme... Jamais.

Nous aurions souhaité que le numéro fut plus mince mais plus brûlant plus incandescent. Mais je suis heureux, mais je suis honoré, mais je suis reconnaissant — car seule l'Action Poétique a osé...

qu'en Algérie il se passe quelque chose depuis sept années qui est hors de la commune mesure, hors du déroulement logique des rapports des hommes entre eux. C'est encore une façon de définir la guerre. Vérité de La Pallice ? Si l'on veut.

... L'impasse algérienne mène au désespoir. On finit par être dégoûté, écœuré, par perdre l'espoir communautaire qui fait la grandeur de l'homme ; on finit par désirer s'anéantir dans l'oubli de l'Algérie et de l'incompréhension des hommes ; on repousse les fantômes de cette guerre « qui n'est pas une vraie guerre, une guerre honnête » comme on l'entend dire bien souvent. ( Mais alors, qu'on m'explique ce qu'est une vraie guerre et une guerre honnête !... ). La vraie grandeur de la France, aux yeux du monde, serait de réussir avant tout ce qui apparaît comme impossible depuis six ans : le miracle du cessez-le-feu ! Mais voilà ! Essayez donc de parler d'un cessez-le-feu en Algérie, au sein de l'Armée ! On vous montre du doigt, traite à la patrie ! Négocier avec des barbares ? Nous avons des fils à venger, avant ! On dénonce aussitôt votre attitude crypto-communiste, on vous prend pour un illuminé subversif ou un maniaque de l'idéal ! Et la guerre continue, et les morts s'accroissent avec les haines qui excluent à tout jamais la tolérance. Voilà où la psychologie algérienne est arrivée à conduire les esprits...

... Voilà pourquoi nous devons, par honnêteté envers nous-mêmes et envers les autres, de nous rassembler sur les pages d'un numéro spécial de l'Action Poétique. Cette poésie est ce qu'elle est. Ce que sont les hommes qui l'ont écrite, avec leur chair blessée et leur esprit meurtri. Elle ne peut pas être indifférente. Elle ne peut pas laisser indifférent.

Pierre DELLA-FAILLE

Je veux t'écrire aujourd'hui au sujet du n° 12 de l'Action Poétique. D'abord je pense que peu de revues, en un seul numéro, ont publié autant de bons textes. Mais je mets sa valeur la plus certaine dans ceci, c'est que ce numéro est UN TEMOIGNAGE A UN MOMENT DONNE DE LA CONSCIENCE POETIQUE EN FRANCE. Un jour, quand on étudiera les lettres françaises de ce siècle, ce numéro fera comme un repère. Oui. Vraiment un témoignage. Car il arrive au moment opportun, où il faut pouvoir « montrer » des textes de combats. Rappelle-toi nos discussions sur les poèmes politiques. Ici, il y en a.

Pour moi donc, comme témoignage de la POESIE FRANÇAISE 1960, c'est très réussi. Comme utilité de « combat », comme preuve que la beauté poétique peut aussi se trouver dans la « poésie de combat » — vous ne convaincrez que vos amis qui sont convaincus d'avance.

# POÉSIE

## BENJAMIN PERET (chez Seghers)

Benjamin PERET  
par Jean-Louis Bédouin

Une photographie naïvement scandaleuse, un titre tonitruant, un méchant libellé, une implacable modestie empêcheront-ils longtemps encore de lire Péret ? Jean-Louis Bédouin, qui fut son ami, nous le présente dans la collection de Pierre Seghers. Il le fait avec passion, comme cela devait être fait. On ne parle bien que de ce qu'on aime. S'il nous apporte quelques précieux renseignements sur la vie de l'homme, simple et secret, je crois qu'il veut surtout donner aux amateurs de poèmes l'envie de lire et vraiment de découvrir une œuvre éclatante. Venez, égarez-vous dans la forêt du feu. Là, au cœur du réel, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et toute chose se renverse comme un sablier. Les contraires librement se mêlent, s'annulent, se démentent selon la grande métamorphose tournoyante des images les plus belles. Et le monde en est tout dépeigné.

Péret fut un surréaliste. Il resta fidèle à Breton. Rien ne troubla jamais cette amitié. Pour Mandiargues il est même le poète surréaliste par excellence. Bédouin, lui, estime pourtant : que l'aventure mentale qu'il vécut en compagnie de Breton, pour avoir été courue par lui sans la moindre réserve, n'est pas toute son aventure. N'est-ce pas justement parce qu'il l'a courue sans réserve, cette aventure, qu'il a pu aller au delà. Goethe dit quelque part : ... tout ce qui est parfait en son genre transcende ce genre pour devenir quelque chose d'autre, d'incomparable.

L'étude fervente de Bédouin a le défaut de la ferveur, elle manque parfois de précision. La poésie de Péret n'aurait rien perdu à ce qu'en soient recherchées les sources. Le nouveau lecteur aurait peut-être ainsi été mieux préparé à l'épreuve d'une première lecture. Se rappelant Lewis Carroll, Lautréamont, Jarry, il serait tout de même moins surpris par Le Gigot ou Feu Central.

Mais, avec Breton, ce sont là les proches parents de Péret. Il en est d'autres, plus lointains. Des grotesques, comme l'abbé Cherrier ou Sigogne, on pourrait remonter jus-

qu'à aux fatrasiers.

Le grand mérite de notre poète sera surtout d'avoir retrouvé le chant baroque d'un courant à la fois populaire et secret de notre tradition. Du plus profond Moyen-Age se fait entendre le grondement toujours étouffé de la révolte populaire. Ce torrent de cris et de ricanements charrie l'invective, l'injure sacrilège et la poésie brute. Il tourbillonne encore et semble survivre dans les derniers remous de la littérature de colportage, puis disparaît. Et voici Benjamin Péret, le furieux, notre poète populaire qui rugit, ricane, aime, blasphème et que personne n'entend. Comme l'histoire du peuple, la littérature du peuple sort difficilement de l'ombre, du ghetto où la tiennent dissimulée les puissances.

La voix de Péret a chanté de nos jours et s'est malgré tout fait entendre, mais à travers d'autres poètes et comme assourdie, adoucie, apprivoisée. N'est-ce pas elle qui nous retient encore dans les poèmes de Prévert ? N'avait-elle pas trouvé refuge dans les premiers livres de Michaux ? Je crois même qu'elle ricane dans les titres de la Série Noire. En voici quelques-uns qui sont de Péret, eux. Ce sont les titres de ses principaux recueils.

De derrière les fagots ; Trois cerises et une sardine ; Je ne mange pas de ce pain-là ; Un point c'est tout ; La Brebis galante ; Mort aux vaches et au champ d'honneur ; Le gigot, sa vie, son œuvre.

Tous ces ouvrages, ou presque, se trouvent encore en librairie, chez Loiselet, par exemple, « Au Terrain Vague », et ce que je reproche à Bédouin, c'est de n'avoir pas cité d'avantage un recueil depuis longtemps introuvable et que certains considèrent comme son œuvre maîtresse : Le grand jeu paru chez Gallimard en 1928.

Mais lisez Je sublime, notre cantique des cantiques, respirez ce souffle du grand large et vous saurez qui fut Péret.

Bédouin termine ainsi sa bonne introduction aux poèmes et aux contes du poète : Je souhaite à ceux qui ouvriront ce livre de se sentir d'emblée en sympathie avec le poète auquel il est consacré. Je leur souhaite de l'aimer. C'est la chance que je leur souhaite. Qu'ajouter à ce souhait ?

André LIBERATI

V. NEZVAL : PRAGUE AUX DOIGTS DE  
 PLUIE (E.F.R.)  
 GUILLEVIC : CARNAC (Gallimard).  
 BACHIR HADJ ALI : CHANTS POUR LE  
 ONZE DECEMBRE (La Nouvelle Critique).  
 P. DELLA-FAILLE : L'HOMME INHABI-  
 TABLE (Parler).  
 H. PONCET : L'OISELEUR (Guy Chambel-  
 land).  
 Y. HEURTE : LES VULNERAIRES.  
 R. BECOUSSE : POUR SALUER LA JOIE  
 (Subervie).  
 R. DE JOUVENEL : A LA NYMPHE EVA-  
 SIVE (chez Mourgue).

Les Editions Garnier, et c'est grand bien, nous donnent, pour moins de dix francs, à lire les Œuvres de Rimbaud avec une introduction de Suzanne Bernard laquelle à l'inverse de maint préfacier — ô Claudel — s'emploie moins à brouiller les cartes qu'à montrer les chemins de l'Homme aux Semelles de Vent, sa furie contre « ce qui est », « son aspiration frénétique à autre chose ».

Par ailleurs le fameux Rimbaud-à-la-pipe de Verlainne marque la couverture d'un récent « Livre de Poche », toutes choses propres à élever — qu'on me passe l'expression — le niveau poétique du public.

Le reste de ce qu'on va lire porte encore au beau milieu cette plaie algérienne des Chants pour le Onze Décembre de Bachir Hadj Ali, poèmes-outils nés dans la rue insurgée, rassemblés dans le numéro d'avril de la Nouvelle Critique où on pourra lire aussi un article partial, certes, mais remarquable d'André Libérati sur CARNAC de Guillevic.

Prague aux Doigts de Pluie et autres poèmes du Tchèque Vitezslav NEZVAL est sans conteste une des plus importantes parutions de ces derniers temps. La traduction de François Kérel, le poète de Petite suite pour Survivre (P.J.O.), est une réussite.

NEZVAL, le grand lyrique NEZVAL, s'avère un des plus hauts poètes de notre époque. En lui résonnent les échos de Rimbaud et d'Apollinaire aussi bien que les salves du Surréalisme dont il fut un des plus brillants porte-drapeau. Nezval c'est le rêve, les yeux ouverts sur le monde, les yeux éblouis et toujours neufs, Nezval l'apparente facilité l'invention la plus audacieuse voire le baroque des images :

Fakir fixant toujours un seul point de l'espace  
 A l'affût d'images et de notes gaucées  
 Noisette sentiment je te casse la tête  
 Rêves glaïeuls qui pressent les poètes

Nezval possède tout naturellement le sens de la provocation de cette poésie « mal-élevée » qui fait son lyrisme encore plus communicatif. A ce titre il demeurera un des grands libérateurs de la poésie à l'égal de Desnos. On n'en finirait plus d'enfiler les images qui les lient impertinents et tendres...

Nezval a trainé dans toutes les rues du monde et l'extraordinaire richesse de son « paysage urbain » ne se retrouve guère que dans le Paysan de Paris ou dans certains poèmes d'Alexandre Blok :

Il est midi Prague comme un dragon  
 fantastique veille dans son demi-sommeil  
 Comme un rhinocéros sacré dont la cage est  
 le ciel  
 Comme des orgues de stalactites dont chantent  
 les tuyaux  
 Comme le symbole de la résurrection et  
 des trésors des lacs desséchés  
 Comme une armée dans sa lourde armure

... Tu es belle comme le mystère du sommeil.  
 L'immense domaine du chant nezvalien inclut et avec quelle générosité la voix des martyrs sans que jamais soit perdue la profondeur du poème. Je pense à « Tableaux d'Histoire » à l'insoutenable nuit qu'y versent en nous les mots banals :  
 un fusil claque au loin, taratata.  
 dans les cafés éteints on discute à voix basse.  
 ... on entend mugir les égouts  
 ... les restes pitoyables de familles écartelées.

Si Nezval est le poète entre les griffes du monstre urbain, dans Carnac, Guillevic est le poète aux prises avec la mer, complice ou hostile, le plus souvent fermée.

Carnac est un poème, d'un seul roc. Quelle unité organique !

Quel exemple pour les amateurs de fourre-tout baptisés sous un quelconque titre !

Quelle leçon pour les enfileurs d'images qu'il nous arrive d'être !

Quelle rigueur !

A la première lecture, pourtant, Carnac m'avait rebuté. Puis à les réfréquenter les mots ont perdu leur gaugue de hargne, l'œuvre son mutisme.

Carnac c'est l'aventure intérieure des choses simples à fleur d'eau.

L'eau où les jours de poème se lit un monde de passions et de heurts. Pourtant il convient de le dire. A tout instant Guillevic frôle la platitude, la gaucherie, la fausse note. Il est possédé du parti-pris absolu de « dépoétisation ». Il a réglé son compte au clinquant. Et parfois, je dois dire, au détriment de l'émotion de la vibration dans le chant. On bronche contre ces rocs alignés sans toujours adhérer.



Carnac la quintessence du verbe sans feuil-  
lage aucun, Guillevic y manie l'ellipse comme  
une lame acérée. Quelle dure ironie !

Toi, ce creux  
Et définitif  
Moi qui rêvais  
De faire équilibre

On est traité de haut dans cette terre  
étrangère terre à lire et relire à interroger  
obstinément comme une nuit une femme  
qu'on voudrait voir livrer ses charmes tant  
on la soupçonne riche déchirée.

De l'Homme Inhabitable de Pierre Della-  
Faille (Parler) je saluerai surtout l'unité de  
ton (chose rare, je crois le redire), aussi cette  
impertinence et liberté d'allures peut-être  
empruntées au Surréalisme qui me parais-  
sent être les traits les plus caractéristiques  
de la poésie du jour ?

L'Homme Inhabitable, trente-huit poèmes  
en prose drus, scandaleux, arrogants, directs.

P. Della-Faille, un cas incontestable !

Mais cependant pourquoi veut-il faire à tout  
prix « de notre temps » ? En plaquant sur  
ses poèmes des mots qui sonnent « moderne » ?  
Une arrière-envie de populisme, peut-être ?

Cela ne leurre personne en tous cas.  
La démarche de Pierre Della-Faille reste  
avant tout intérieure, métaphysique, parfois  
ésotérique. Elle n'a de bon enfant que le bleu  
du routier, la défroque. Le fond c'est, quoi  
qu'on dise, l'angoisse devant la vie, l'amour,  
la mort... En dépit des blue jeans, des sur-  
bouni cheek to cheek, des cha cha cha.

Nous renouons dans l'Homme Inhabitable  
avec la tradition des « metaphysical poets »  
du XVII<sup>e</sup> anglais redécouverts par T.S. Eliot  
et dont John Donne est le plus fameux : pen-  
chant pour le bizarre, amour du « wit », ce  
trait d'esprit, préciosité aussi s'y retrouvent...

Cela ne gâte en rien, d'ailleurs, le plaisir  
qu'on a à connaître cet Homme Inhabitable  
« ...pour qui l'automne aux vents fous s'ouvre  
en agonie »...

Henri Poncet fait montre dans l'Oiseleur  
(Guy Chambelland) d'une grande richesse  
intérieure qu'il faudrait peut-être discipliner.  
Amour et paysages, se mêlent frais et authen-  
tiques généreux...

Les Vulnérables de Yves Heurté (C.E.L.F.)  
sonnent la révolte devant l'amour et devant  
la vie.

« L'Ecole libre » et « Guerre » ont déjà  
paru dans Action Poétique... Et j'ai beau-  
coup aimé « Terminus »...

Yves Heurté sait toucher le lecteur par le  
« climat » de ses poèmes et grâce à une  
technique remarquable; mais j'attends plus de  
lui. Le jour où il abandonnera pour l'avoir  
dépassé ce ton un peu forcé il nous émouvra  
encore davantage.

Tel Un Malin Plaisir de Pierre Philibert  
chez Henneuse est un petit livre riche et de  
bonne facture. J'y ai trouvé des poèmes  
d'amour justes de ton ces poèmes de la colère  
contre le temps qu'on nous fait qui sauvent  
souvent l'honneur de notre génération; mais  
pourquoi Philibert s'enferme-t-il si souvent  
dans un mimétisme éuardien ? Dommage car  
il sait aussi être lui-même :  
L'enfer vous rédigez l'enfer sur les trottoirs  
Et le ciel mal-assis sur les toits pour modèle  
Vous dessinez au mur la carte de vos rêves.

A la Nymphé Evasive de Renaud de Jou-  
venel, plus connu jusqu'ici comme traducteur  
et essayiste que comme poète, prouve haut  
que l'authenticité du chant peut fort bien  
s'accommoder de la forme traditionnelle. Un  
beau livre et déchiré et déchirant...

Femme à la faim féline en qui la fleur affleure  
Tu laisses ta langue me disposer au leurre  
Et ton songe scellé ensorceler mon sort  
Au mystère terré dans ta chair sans remords.

J'ai eu plaisir aussi à parcourir les pages  
si claires de Raoul Bécousse : Pour saluer la  
Joie.

Jo GUGLIELMI.

## NAISSANCE DE LA POESIE FRANÇAISE

Tome I : Pierre Daix

Tome II : Pierre Daix et Charles Camproux  
avec la collaboration de René Lacôte et  
Guillevic. Club des Amis du Livre Progressiste,  
142, bd Diderot, Paris.

Type même de l'anthologie irremplaçable,  
d'une qualité rare, cette anthologie raisonnée  
vient à son heure.

Pierre Daix nous conte pis que Peau d'Ane.  
L'émergence des langues vulgaires de l'ano-  
nymat carolingien, le document philologique  
qui se transforme soudain en poème. A côté  
des textes originaux, d'excellentes adaptations,  
des restitutions fort habiles dues à René  
Lacôte, à Guillevic et à Charles Camproux.  
Au nord, on se démène dans l'assonance, au  
sud on invente la rime. Pierre Daix choisit  
un point de chute : Chrétien de Troyes et la  
veine bourgeoise.

Mais ce n'est qu'une promenade à travers  
le manifeste de Nérac. Le Tome II est réso-  
lument plus tendencieux. Charles Camproux,  
cette fois, a participé à son élaboration. Les  
vieilles superstitions capétiennes sont défini-  
tivement balayées, le moyen âge n'est plus  
limité par la bienséance. Une réussite.

Après la croisade des Albigeois, apprend-on,  
la poésie occitane se transforme : elle devient  
poésie engagée, et épopée. La chanson de la

croisade rend un son étrangement politique,  
dans sa seconde partie anonyme. Des genres  
nouveaux s'amorcent : le roman (Flamenca,  
saufré), la poésie religieuse qui, finalement, se  
perd dans la scholastique. La lyrique brûle  
encore d'un flambement sinistre avant de  
s'éteindre dans la papasserie et de ployer  
sous le joug des envahisseurs.

En pays de langue d'oïl, l'éclatement des  
genres politiques nobles se précipite : le  
fabliau, les gaillardises, l'obacénité tonitruante  
en français ou en latin, voilà qui n'avait pas  
encore été mis parfaitement en lumière et  
intégrés dans le système. Pierre Daix redé-  
couvre les goliards, étudiants déclassés, leur  
truculence et leur anticléricalisme qui rejoint  
curieusement celui des poètes occitans « résis-  
tants », d'un Figueira, par exemple.

Roma enganairitz, Roma trichairitz : Rome  
de tromperie, Rome de tricherie. Et la poésie  
française débouche soudain sur une ruelle mal  
famée. Le peuple entre en scène : plus de  
chansons de gestes, ni de quintessence, au delà  
de la gaillardise envahissante, Jehan Bodel et  
Rutebeuf. Encore deux ou trois anthologies,  
aussi sagement orientées de la sorte et l'in-  
telligence du fait culturel français au moyen  
âge aura fait des progrès décisifs. Peut-être  
alors placera-t-on des pétards sous la statue  
du roi Saint Louis.

Pierre PESSEMESE.

« ON N'EN FINIT JAMAIS », poèmes et proses de  
Pierre GUERY. Textes de présentation : Gabriel  
Cousin, Henri Deluy, Jo Guglielmi.

Illustrations Odile Savajols-Carle. — 6 N.F.

Ecrire à Elizabeth Guery,

88, chemin de Mazargues, D. 29, Marseille (8<sup>e</sup>).

## POESIE CHINOISE, JAPONAISE ET ARABE

La Poésie Chinoise, anthologie des origines à nos jours, par Patrice Guillezmaz.

La Poésie Japonaise, anthologie des origines à nos jours, par Karl Petit.

La Poésie Arabe, anthologie des origines à nos jours, par René R. Khawam.

L'italien est considéré comme une langue mélodieuse. Mais le japonais ? Ainsi les poésies trop exotiques nous résistent. La tâche du présentateur est ingrate : se perdre sur l'océan des synthèses et des approximations, selon une loi célèbre du syllogisme.

Des abîmes entre eux et nous, des mots traduits qui ne correspondent qu'à des idéogrammes. « Chez l'homme, la pensée est innée et s'exprime en mots. Si ceux-ci ne suffisent pas, alors apparaissent le chant et le vers ». Voilà de quelle façon s'exprimait le philosophe chinois Chu Hsi vers l'an mille. Trois mille ans auparavant, le légendaire empereur Shun avait composé un distique célèbre. C'est dire que la poésie chinoise remonte à la nuit des temps, qu'elle a été dès l'aube en rapport avec la vie publique et le gouvernement. Confucius (551-479 avant J.-C.) lui donne ses lettres de noblesse morale : le Shih Ching (livre des poèmes) recueil de 350 poèmes de mœurs, chants de cour et chants rituels.

Jusqu'à la poésie moderne, celle d'un Mao Tse-Toung ou d'un Kuo Mo Jo, que de siècles, que de poésies se sont égrenées au fil des dynasties et des bouleversements historiques. Cependant à travers l'idéogramme qui l'obscurcit encore à nos yeux, cette poésie étrange frissonne de sensibilité et de délicatesse en se perdant dans le symbole et la concision. Poésie sentimentale, sociale et évocation plastique de la nature.

« Sous les nuages d'automne dans le soir retentit le fouet des cavaliers barbares ».

La poésie japonaise ne surprendra pas le lettré chinois : elle est à demi-chinoise puisque vers le Ve siècle l'écriture chinoise est introduite au Japon, elle vit sous le régime de la communauté. Pendant des siècles, le latin s'appellera dans le pays de Yamato le chinois.

Mais malgré tout, la poésie japonaise n'en garde pas moins un caractère profondément original. Le Pays des Huit Grandes Îles atteint son moyen âge deux siècles seulement après son Antiquité, et les renaissances, les romantismes se bousculent.

Peu enclin à la prolixité poétique, les Japonais ont encore renchéri. Les tanka et les haikai, d'une étonnante richesse évocatrice ont conquis droit de cité en Occident. L'influence de la doctrine ésotérique Zen n'est plus à démontrer. Mais qu'importe : cette extrême pudeur de mots et de sentiments n'est pas sans émotion. Cette nature où brille un rayon de lune, mais jamais un éclair de sabres est comme enluminée et la fragilité de ce monde de rosée vous étonne.

D'un tout autre caractère est la poésie arabe. Je dois dire que je m'y suis trouvé tout à fait à mon aise : je lisais les troubadours. Ce n'est pas parce que le dey d'Alger a donné un coup d'éventail que cela y change quelque chose. La poésie arabe existe et a besoin d'être réhabilitée. Ne serait-ce que pour mieux comprendre l'Occident au moyen âge qu'elle a fécondé.

Au début, elle joue le même rôle civilisateur que la poésie chinoise. Le grammairien Al-Khalil, au VIII<sup>e</sup> siècle, fixe ses formes classiques et elle s'intègre naturellement à la vie sociale de l'Islam. Poèmes d'incantation, d'invectives, arme dans les joutes et les tournois, compliment avec la satire, comme contrepartie, finalement elle s'hypostasie dans l'érotisme et le délire bacchique. Quand un pouvoir autoritaire et fort a été établi sur l'ensemble des provinces musulmanes, elle devient poésie de cour et la dignité du poète ami ou ennemi, n'est pas un vain mot. Le jeu compliqué de la rime, la subtilité de l'amour : à travers les mouwachah de l'Espagne mozarabe, la lyrique occitane est née. Même sur le terrain populaire : à « ades sera l'Alba » de Guiraud de Bornelh correspond un thème lyrique de Constantine « O compagnons l'aube a lui ».

P. P.

## GOËTHE ET SCHILLER

Collection « Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui »  
Goëthe par Pierre Garnier, Schiller par Victor Hell.

Comme dans les manuels, Goëthe et Schiller voisinent dans cette collection où triomphent toutes les séductions du livre moderne. Mais pour le meilleur et le pire.

Le pire, c'est sans doute le portrait visionnaire que Pierre Garnier trace de Goëthe. Au cours de péroraisons aussi brillantes que confuses, il signifie le chemin goethéen : aller de la nature à Dieu. Comme Dante, comme Milosz, comme Platon, comme n'importe qui. Le monde faustien, c'est l'Occident, l'individu qui, de fait, est inaliénable et exhaustif. Cette vue exhaustive de « l'olympien » ne permet pas qu'on s'attarde trop sur le poète. Pierre Garnier qui en découd avec Dieu, Goëthe et les idées générales ne nous entretient pas un seul instant de ce classicisme allemand que le ministre de Weimar a tout de même marqué de son empreinte. Le choix des textes est orienté. On songe aux études de Lucaks, au panthéisme vague et distingué, à Wilhelm Meister, à un homme enfin qui n'a jamais appelé les prêtres que par ce collectif péjoratif

« die Pfaffen ». Mais peine perdue ! La mouvance de Goëthe laissait bien sûr une certaine latitude d'interprétations, mais un auteur mystique comme celui que dépeint Pierre Garnier n'est plus allemand ni universel : l'anecdote sert d'intermédiaire entre l'homme et la divinité.

Victor Hell, par bonheur, ne s'est pas fourvoyé. Schiller, tragique et poète, est situé dans son époque et sa société, on essaye de démonter les ressorts de la création et d'expliquer l'idéalisme schillérien. Comme il est difficile d'abstraire Goëthe de la vie allemande du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant, Victor Hell, au passage, réhabilite l'incommensurable.

Poète lyrique, Schiller l'est très peu, son tempérament dramatique le poussait vers le pathos et aussi vers les sommets de l'univers dramatique. En philosophie de l'histoire, il a été victime d'annexions diverses. Puis en idéaliste, il a essayé les ressentiments des échecs allemands. Mais malgré tout Schiller demeure : il n'y a pas de sentiment tragique sans conscience morale. Et cela est encore moderne.

P. P.

## POESIE DE ESPANA

Protestations. Apres, revendication inlassable, l'esthétique est bannie de sa démarche. « Les cris de la colère, la plété, le bombardement, suite pour un mort ». Ces poèmes ne se délient pas d'une tension permanente.

« Poesia del mundo » est encartée, sollicitude pressante, désir de ne plus se sentir seule sur la péninsule, où malheureusement, en traductions, se nichent des poésies étrangères assez faibles.

## L'IMMACULEE-CONCEPTION

1930. L'aventure surréaliste atteint son zénith. Retournant contre eux-mêmes les armes qu'ils ont forgées Desnos, Breton, Prévert se déchirent dans de fulgurantes insultes.

Cette même année, la « Révolution Surréaliste » prend nom « Le Surréalisme et la Révolution ».

C'est dans ces conditions marquées par le constant souci de n'échapper à aucune responsabilité que paraît chez l'éditeur José Corti L'Immaculée-Conception signée d'André Breton et de Paul Eluard, rééditée aujourd'hui par Pierre Seghers. L'« Immaculée » est le troisième grand soleil du surréalisme après les manifestes.

Comme l'affirmait le prière d'insérer, l'Immaculée est l'exposé du contenu latent du rêve surréaliste.

Un tel livre ne se résume pas. Il restera comme un des témoignages les plus hauts des pouvoirs illimités de l'écriture.

Un tel livre ne se résume pas, au contraire il est à approfondir, à lire et relire comme un poème dont il possède la densité, l'incandescence, le souffle, la liberté d'écriture alliées à la grandeur des perspectives.

L'Immaculée est le livre des plus folles ambitions de l'homme :

« Les barrières invisibles de la pensée humaine les barrières invisibles des corps semblables enseveliront en s'abattant tous les ennemis du genre humain. »

S'il y a dans ces lignes une tragique erreur, si le problème y est à l'envers posé, si le « changer de vie » a fait long feu, on n'en décèle pas moins au fil de l'Immaculée comme une sourde prémonition du drame qui approche à pas de géant.

Si depuis les années trente le drame déjà pressenti dans les flots de l'absurde par les surréalistes, la nuit et le brouillard concentrationnaires ont marié atrocement le mythe et la vie, étalé le scandale dans la « rue sans fin » du monde avec la désintégration de l'atome, il n'est pas moins vrai qu'à lire ou à relire un livre tel que l'Immaculée, certains petits amateurs, jeunes ou vieux, du scandale de plume risquent fort pour notre plus grand bien de se décourager.

J. G.

MAX-POL FOUCHET « Demeure le secret »

On pourrait craindre que la Télévision, cette machine à s'entendre parler et à se faire voir et que le Journalisme, son frère aimé, épuisent l'écrivain sans enrichir l'homme, que saisi et « inhibé » par ces deux modes d'expression, le poète ne perde à ce contact sa raison d'être qui est le chant.

Max-Pol Fouchet vient de démontrer qu'il n'en est rien avec son dernier recueil de poèmes dont le titre indique si clairement qu'il veut échapper aux jeux bruyants, « Demeure le secret » (1).

Cette poésie de Max-Pol Fouchet cherche l'homme dans sa réalité et si elle se meut dans quelques-uns des mystères qui sont, je suis presque tenté de dire, familiers au chercheur d'idées qu'est Fouchet, grand lecteur de livres cabalistiques, elle est surtout présente aux côtés des êtres et des choses :

Ecoute  
Ecoute au loin  
Le bruit d'une roue  
La rouille du bois  
Le jeu du fer  
L'essieu

L'homme, on le retrouve, avec son passé de la douleur et son devenir qu'ouvrent devant lui les plaisirs même de sa douleur, on le retrouve singulièrement dans « Prise de Barcelone » « ce poème, écrit le 14 janvier 1939, lorsque Barcelone fut prise par les militaires franquistes, je le dédie aujourd'hui à ceux qui subissent, dans une guerre aussi injuste, la torture en Algérie », ce très beau poème qui s'achève en cri :

Dure amande  
République de la douleur  
Je n'ai rien fait sinon  
serrer le poing

Au nom de ce qui vient  
de qui est sûr  
pardon.

On le retrouve encore cet homme, compagnon de l'espoir, dans ce poème daté de 1942 au temps où la revue Fontaine, créée par Max-Pol Fouchet, publiait La leçon de Ribérac d'Aragon ou La Poésie comme exercice spirituel avec les poèmes d'Eluard rassemblés plus tard dans Le Livre ouvert.

O foins coupés ô bel oubli  
Fontaine au cœur d'histoire  
Notre France au blé ravi  
Mains unies de la mémoire.

Lié aux hommes car il ne peut être autrement, le poète est aussi parfois lié au mystère, à une étonnante lecture des demains. Il fut, chez Max-Pol Fouchet, une période de sa vie où ses poèmes unissaient la mer, l'amour, la mort où ses vers ne pouvaient parler que de naufrage, et quelque temps plus tard, sa femme, Jeanne, semblait avec Le Lamoricière sur les côtes des Baléares et se noyait. Et ces quelques poèmes ont, aujourd'hui, en nous, l'écho tremblant du secret :

Tout pétri de sel marin  
Du sel dans la main  
Le bateau naufrage  
Tout est par le monde  
Onde qui fait le sel  
Sel qui retourne à l'onde  
Joies parties en nauflles.

Critique littéraire et critique d'art extrêmement brillant, sorcier de la littérature et découvreur, n'est-ce pas lui qui a révélé Pierre Gascar ? Max-Pol Fouchet est un poète authentique.

André REMACLE.

(1) Mercure de France.

## UNE VISITE A LA REVUE D'ART ET DE LITTÉRATURE « TECHNIS » D'ATHÈNES

En plein centre d'Athènes reconstruite, rue de l'Académie, se trouvent les bureaux du périodique « Technis » où je suis allé saluer le poète grec Kostas Kouloufakos (1). Voici des hommes tout en blanc. Ils ont le visage fauve, écrasé par l'exil. J'ai vingt ans. Et il y a trace de guerre en ma conscience. Cependant, j'ai presque peur d'apprendre que tous ou presque ont subi les plus féroces tortures, et morales, et physiques. Ce sont des hommes tout en blanc qui m'offrent le café et l'eau de l'accueil. Eux, ils ont le souvenir en eux, dans le regard immense qu'ils jettent. Semblent faire bloc. C'est un plein mois d'août. Il fait une chaleur à fondre un os. Mais, à l'ombre, Kosta, le poète, m'explique que tous ont fait la guerre civile, que des milliers encore sont en prison, que lui-même sort à peine d'exil, courant pieds nus sur une plaine poignardée, courant vers des hommes couverts de sang, de fer et de pierre blanche. Comment ne pas se souvenir de l'« Epitaphe » de Ritzos ? (2). Savent-ils au moins que chez nous aussi on torture, rage de limiter l'homme ? Ils le savent un peu, un peu les frontières sont difficilement pénétrables à ce genre de propagande. En tous cas, ils n'ont pas cette admiration béate et ridicule, inconsciente, malade qu'affichent la plupart des étrangers — et même des Français, bien sûr — à l'égard de la France, « champion de la liberté ». Du « Manifeste des 121 » et de ses suites, ils n'ont rien oublié, quand ici-même en France, l'affaire semble avoir peu à peu glissé dans la chronique des faits divers ou des chiens écrasés que l'on enterre bien vite, question d'odeur et de salubrité. « Les poètes, ici, me dit Kouloufakos, sont en grande majorité des types jeunes et vigilants que la guerre, le fascisme, la répression ont comme enragés ». Miller n'a sans doute pas tort quand il déclare que les Grecs ont, certes, plus de passion en leur cœur que n'importe quel autre peuple du monde.

Et le poète continue : « Après la guerre, et au sein du mouvement d'émancipation lancé par Ritzos et de nombreux artistes partisans, les jeunes semblent avoir pris conscience de l'instabilité politique, sociale, économique dans laquelle se mouvaient avec peine une Grèce mutilée, ensanglantée, comme subjuguée par la tentation de vivre encore. Nous avons beau-

coup appris des surréalistes et particulièrement des Français, mais la poésie et les autres arts se sont tout de même lentement dégagés de cette emprise extérieure. Et nombreux sont ceux qui, empruntant les thèmes du folklore national, souvent dans ce qu'il a de plus tragique, ont réussi à remanier les anciennes formes littéraires pour aboutir à des œuvres à la fois personnelles et partissanes. Car en Grèce, et bien sûr surtout pendant la Révolution, on était partisan ou on ne l'était pas. A l'heure actuelle, surgit une poésie combattante et active dans la ligne sans doute d'un Lautréamont, d'un Brecht, d'un Eluard. C'est dans ces perspectives que fut fondé le périodique « Technis » il y a six ans de cela, qui se propose pour but de donner à nos activités artistiques le champ révolutionnaire dont elles ont besoin. »

Je suis retourné souvent à la rue de l'Académie où Picasso, Chaplin et Ilya Ehrenbourg étaient attendus. Au dernier moment j'ai appris qu'à ce dernier la Grèce refusait le visa.

Un soir, Georges Petris, critique d'art et rédacteur à la revue, ancien président du groupe parlementaire communiste à la Chambre, m'a emmené boire et rire avec ses amis dans le quartier de La Plaka, au pied de l'Acropole, noire tant il faisait nuit. Il est immense, Pétris, je l'appelle « Comte d'Orgas ». Pour ses amis c'est le « nuage en pantalon » de Malakovsky. Il y a du Nerval en lui, j'en suis sûr, et du Villon aussi. Il danse immense et seul comme un soir sur la plage de Zorba de Kazantzakis. Voici l'arrête dure, froide, un cri, la fureur, le silence : Gleyzos y déchira dans l'aube le drapeau allemand. La poésie est là, genoux à terre, comme une atteinte au souvenir. Au loin, des larmes, une plaine mer. Il faut descendre la Plaka. Les femmes ici ne peuvent pas dormir. Les hommes veillent. Ils ont raison, peut-être, d'avoir peur de l'espoir. J'entends Georges qui me crie, très fort, sans doute pour que j'entende : « Dis leur, là-bas, de nous envoyer des poèmes ».

Jean LOCARDI.

(1) Voir « Anthologie de la Poésie Grecque Contemporaine » (Ed. Stock).

(2) « Epitaphos », poème de Gaunis Ritzos mis en musique par Mikis Théodorakis.

# REVUES

## QUELQUES POEMES

— Dans son n° 13 « Le Pont de l'Épée » nous offre un éventail de poèmes-chansons. De Paul Gilson à Pierre Seghers en passant par Luc Bérimont et Claude Roy. A retenir le très beau poème d'Ilarie Voronca « Quelque part dans le monde ». Qui n'a rien à voir avec la chanson...

— Au « Pont de l'Épée » toujours mais en supplément au n° 12 « Le silencieux » de Roger Kowalski. Poèmes en prose. Prix Aloysius-Bertrand 1960. L'ombre de Saint John Perse ne gêne pas trop. Il nous a semblé percevoir la marque d'un véritable créateur encore empêtré dans le beau langage trop bien fait.

— N° 14-15 du « Pont » consacré au « Poème en prose ». Nous préférons aussi la poésie au poème, même en prose. Il y a là trop d'élucubrations savantes, de fausse sincérité, de jeux de mots. Et puis enfin on se lasse de retrouver à chaque livraison des revues poétiques les mêmes noms. Combien tranchent dans cette grisaille les poèmes de Pierre Della-Faille ! Nous avons également bien aimé « Ma guerrière » d'Alain Tortra.

— Peu de poèmes dans ce n° 12, pourtant assez épais, de « Le temps des hommes » et peu d'intérêt.

— « Promesse » (J.-C. Valin-Barret, Barbezicux, Charente). Un premier numéro avec une enquête sur la poésie. De bonnes intentions... et des poèmes fort médiocres. Numéro suivant consacré à un « Hommage à René-

Guy Cadou » où abondent les lieux communs, l'enflure, et les textes des petits copains du poète mort qui se font mousser.

Le ton général de cette nouvelle revue permet toutefois d'espérer pour bientôt un apport original et de qualité.

— « Les Cahiers de la Licorne » (Montpellier), n° 12. A ce numéro, comme aux précédents, manquent, je ne dirai pas une « orientation générale, mais des liens qui unissent un tant soit peu les poèmes et les textes en prose. Raoul Bécousse et Jean Joubert se détachent aisément.

— N° Juin-Juillet des « Cahiers du Sud ». De très bons poèmes d'Ilarie Voronca et René Kochmann. Toursky semble s'essouffler.

— « Synthèse Littéraire » présente dans son troisième numéro la Poésie belge contemporaine. Si les poètes choisis ne semblent pas être les plus représentatifs cette jeune équipe mérite encouragement et aide active pour son courage.

— A signaler encore « Oc », « Arts et Livres de Provence », dont le n° 45 est consacré à Frédéric Mistral, « Résonances », publié à Lyon et enfin « Europe » qui, après avoir publié un numéro sur « Les poètes noirs d'expression portugaise », le suivant sur la « Littérature arménienne » vient de sortir un numéro « Littérature vietnamienne » dans lequel les excellents poèmes sont nombreux.

Yves BROUSSARD.

**CET OBLIQUE RAYON**, poèmes de **Gérald NEVEU**,  
avec des lithographies originales d'Ambrogiani,  
Louis Pons, Michel Raffaëlli, Pierre Vitali  
et Jacques Winsberg.  
15 N.F.

**GÉRALD NEVEU**, poèmes dans un montage de  
Jean Malrieu et Jean Todrani.  
3 N.F.

Adressez vos commandes à nos services.



# CHAN SONS

« JE NE SAIS RIEN DE PLUS DESESPÉRÉ QU'UN CHANT TU. »

Léo Ferré.

Beaucoup de choses se sont passées depuis cette soirée de l'année dernière où dans l'émission « En Français dans le texte », Léo Ferré était venu dire aux téléspectateurs français ses quatre vérités sur la chanson en général et les siennes en particulier.

Il parla surtout de « la mafia » et des deux ans de silence qu'elle lui avait imposé alors qu'il disposait de près de 80 chansons inédites. C'était la première fois que l'on voyait Léo Ferré à la télévision. Depuis on l'y a revu à plusieurs reprises, toujours avec satisfaction.

Quelques mois plus tard il faisait sa rentrée dans le monde du disque par un enregistrement qui devient rapidement un « best-seller » et obtint même le grand prix du disque 1961 (\*) et au music-hall, sur la scène du Vieux-Colombier d'abord puis de l'Alhambra. C'en était fait du « maudit », Léo Ferré était une vedette. Pour nous qui l'écoutons depuis longtemps il est toujours égal à lui-même et restera toujours le plus représentatif de ceux qui luttent pour que la chanson ne soit pas considérée uniquement comme un divertissement mineur, mais comme un Art.

Poète, Léo Ferré l'est jusqu'au bout des doigts, mais il est aussi un grand musicien que ne rebute aucune prouesse d'orchestration. Qui, mieux que lui, en effet, pouvait mettre en chansons Rutebeuf, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, et tout dernièrement Aragon (\*) avec tant de précision ?

Maintenant le tour est joué et si la firme Odéon, qui se mord les doigts de n'avoir pas su retenir Ferré, relance sur le marché ses anciens enregistrements sous de nouvelles pochettes aux titres retentissants, il ne nous reste qu'à attendre avec impatience la sortie de son prochain disque dont toutes les chansons sont déjà interdites sur les antennes de la R.T.F. à cause précisément de leurs hautes qualités poétiques, musicales et humaines.

(\*) Barclay 80133 M. et 80138 M.

Jacques BREL  
Philips Standard B 76513 R.

Avec son dernier enregistrement Jacques Brel fait un bond en avant. Le chanteur aux réminiscences scoutes et paroissiales est définitivement mort. Reste un grand chanteur populaire qui sait être un poète à travers ses chansons, même si quelques-unes portent la marque de Ferré (je pense notamment aux « Prénoms de Paris » pour la musique et aux « Singes » pour le texte). De ce disque il faut extraire deux chefs-d'œuvre : « Marika » et « Le Moribond ».

POÈMES SATURNIENS  
SUIVIS DE FÊTES GALANTES

vrira comme une femme, si tu le veux,  
lecteur, si tu le veux. »

Y. B.

Après Prévert, Rimbaud et Baudelaire, c'est Verlaine que nous propose la collection du livre de poche avec « les poèmes saturniens et les fêtes galantes » préfacés par Léo Ferré.

Je ne sais pas l'influence que peut encore avoir Verlaine sur les jeunes d'aujourd'hui, l'essentiel est qu'il demeure le poète que nous savons : « Celui qui a pris le vers français à la sortie des « Fleurs du Mal » et l'a planté dans notre siècle » comme il est dit dans la préface.

Personne n'ignore plus rien de sa vie et des malheurs et le mérite de Léo Ferré est d'avoir su à ce sujet mettre les choses au point.

« Ce livre que tu as entre les mains, lecteur, est une magie. Il a été écrit par un poète nommé Verlaine et dont il doit peu l'importer qu'il ait été ceci, cela, qu'il ait vécu ici ou là, qu'il ait ri, qu'il ait pleuré, qu'il ait grogné... » car « Faire rêver les cervelles humaines tel fut le vœu de Baudelaire, tel est l'objectif de chaque poète, tel est celui de Verlaine certes, dans ce livre « Saturnien et galant » qui s'ou-

AMOURS

Trois poèmes inédits de Blaise Cendrars que Pierre Seghers a découvert à la bibliothèque de Jean Doucet — pour qui Cendrars écrivit « L'Embauge » — viennent de paraître en édition de luxe. Datés de 1912, c'est-à-dire de la même année que « Les Pâques à New-York » ils parurent dans « Les Soirées de Paris » du 15 juin 1924 grâce à Guillaume Apollinaire.

Bien qu'assez courts, ces poèmes annoncent déjà la prose bouillonnante de « Moravagine » bien plus que le « Transsibérien » ou le « Panama » : « Elle rayonnait. Elle se dressait immense comme le rayon du monde. La matrice... »

Souhaitons qu'après ces trois poèmes, il nous soit permis de lire bientôt les fragments jamais publiés de « Au cœur du monde » ainsi que les innombrables volumes auxquels Cendrars travaillait encore quelques jours avant sa mort.

Pierre GUIDI.

---

*Achévé d'imprimer  
le 15 décembre 1961  
sur les presses de Guy Chambelland  
imprimeur à Dijon*

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1961

### Collection « Alluvions » nouvelle formule

L'a.p. publie, sous forme de numéros spéciaux, une collection poétique « Alluvions ». La nouvelle série tend à devenir une anthologie vivante de la nouvelle poésie (1 NF 50 — Abonnement : 5 titres : 5 NF). Vient de paraître : 1. Hommage à Maurice Audin — 2. André Liberati : Le cœur secret — 3. Jo Guglielmi : Au jour le jour.

### Correspondants

Alban Bertero (Aubervilliers) — Alain Lance (Paris) — Alex Chazal (Saint-Etienne) — Franck Venaille (Paris) — G.-L. Godeau (Deux-Sèvres) — Gérard Guillot (Lyon) — Georges Falgayrac (Tarn) — Gilbert Baqué (Toulouse) — Guy Bellay (Loire-Atlantique) — J.-P. Voidies (Calvados) — Jacques Leclerc (Seine) — Jean Locardi (Finistère) — Jean Perret (Isère) — Lionel Richard (Paris) — Marie Chevallier (Paris) — Marcel Migozzi (Var) — Michelle Loi (Aubervilliers) — Michel Ronchin (Nord) — Michel Buton (Indre-et-Loire) — Paul Rossi (Loire-Atlantique) — Pierre Philibert (Loire) — Yves Heurté (Haute-Garonne) — Gilles Fournel (Ille-et-Vilaine) — Annie Fontaine (Finistère) — Françoise Lerond (Meurthe-et-Moselle) — Jean Braeckman (Bruxelles).

### Dépôts

On trouve notamment l'A.P.

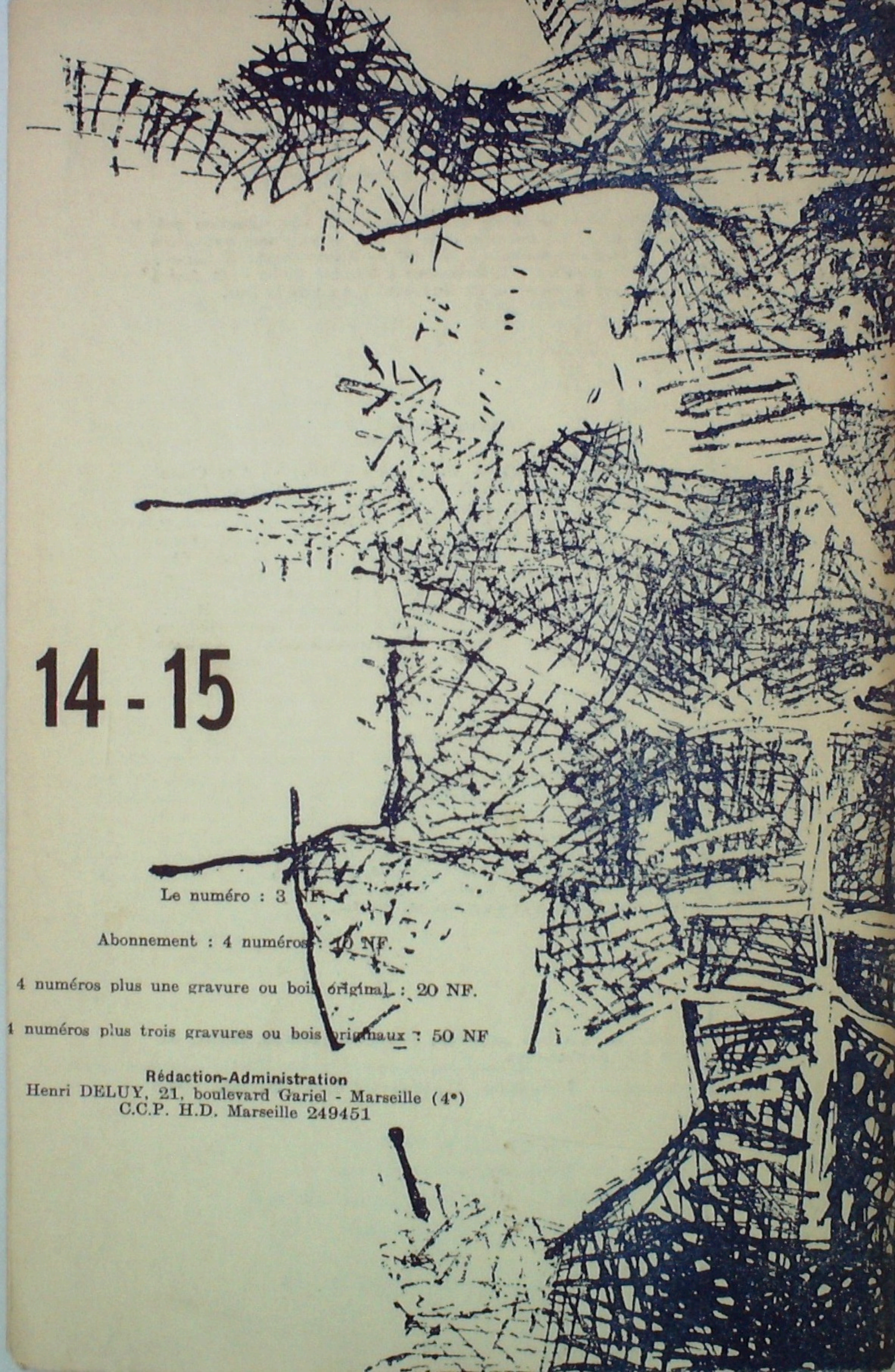
« Au soleil dans la tête », 10, rue Vaugirard, Paris (6<sup>e</sup>).

« Librairie Racine », 24, rue Racine, Paris (6<sup>e</sup>).

« Le livre ouvert », 21, rue du Calvaire, Nantes.

L'A.P. dispose de quelques collections complètes 1958-59, reliées, au prix de 20 NF. Ecrivez-nous.

Gérant responsable : Henri Deluy, 21, boulevard Gariel, Marseille (4<sup>e</sup>).



14 - 15

Le numéro : 3 NF.

Abonnement : 4 numéros : 10 NF.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 20 NF.

1 numéros plus trois gravures ou bois originaux : 50 NF

Rédaction-Administration

Henri DELUY, 21, boulevard Gariel - Marseille (4°)

C.C.P. H.D. Marseille 249451